

Le 67<sup>ème</sup> Festival de Cannes s'est ouvert par la projection de « Grace de Monaco » qui restera dans les annales des nanars comme un morceau de choix. Il s'est achevé par la proclamation d'un palmarès (1) qui semble être sorti tout droit d'un chapeau de prestidigitateur.

Son caractère hasardeux ne tient pas au choix des divers impétrants mais au manque de cohérence et de lisibilité de l'ensemble. Au final, on ne sait pas pourquoi « Winter Sleep » de Nuri Bilge Ceylan l'a emporté sur la demi douzaine de favoris qui étaient « Still the Water » de Naomi Kawase, « Leviathan » d'Andrey Zvyagintsev, « Timbuktu » d'

Abderrahmane Sissako

, « Mr Turner » de

Mike Leigh

, « Mommy » de Xavier Dolan,

« Foxcatcher » de Benneth Miller, « Deux jours, une nuit » de Jean-Pierre et Luc Dardenne et «

**Maps to the Stars » de David Cronenberg. En général, la sanction du jury dans ses diverses composantes (Palme d'or et récompenses annexes) obéit à une logique interne qui, cette année, a fait défaut. Il est vrai que, si la sélection était de bon niveau, aucun film ne la dominait de manière incontestable.**



Globalement, presque tous les noms cités plus haut se retrouvent au palmarès, à l'exception de trois : Naomi Kawase, les frères Dardenne et Abderrahmane Sissako. Singulièrement, les oubliés du palmarès sont des films engagés, le premier pour la défense de la nature, le deuxième pour une nouvelle solidarité ouvrière et le troisième contre la dictature djihadiste. Le jury que présidait Jane Campion serait-il indifférent aux problèmes d'aujourd'hui ?

Ce jury a eu en outre l'idée singulière de partager le Prix spécial entre le benjamin et le vétéran des participants à la compétition. Cette intrigante décision qui ressemble à une trouvaille de publicitaire est tombée à plat parce qu'elle n'avait de sens pour personne, y compris les intéressés. Le benjamin, Xavier Dolan, qui visait la plus haute marche a encaissé ce demi lot de consolation avec élégance mais aussi avec une certaine amertume. Quant à Godard, si les membres du jury ont eu la curiosité d'écouter l'interview qu'il a donnée à France Inter le 21 mai (2), ils auront pu mesurer la faible appétence qu'il a pour les médailles et le peu de considération qu'il porte à ceux qui lui font la cour.

Si l'on cherche des lignes de force dans l'ensemble des sélections in et off du Festival de Cannes, on peut les répartir selon trois thèmes : les relations qu'entretient l'homme à la terre ou au territoire, la fascination qu'exerce la vie des personnes riches et célèbres, et la description de la misère du monde, avec pour lieu d'observation privilégié, la cellule familiale.



L'amour de la terre

La sixième sélection de Nuri Bilge Ceylan aura été la bonne. Depuis son premier court métrage, « Koza », présenté à Cannes en 1995 jusqu'à « Winter Sleep » qui a obtenu la Palme d'or cette année, il a été distingué en de nombreuses occasions. Le jury a donc choisi de consacrer cet observateur implacable des contradictions de la société turque. Ses personnages, issus généralement des milieux intellectuels, se trouvent non seulement confrontés au peuple des campagnes, dont les comportements leur apparaissent comme brutaux et sommaires, mais vivent douloureusement leurs contradictions, entre leurs convictions modernistes et les aspirations d'émancipation de leurs compagnes. « Winter Sleep » (3) est le récit de quelques semaines de la vie d'un propriétaire foncier, Aydin, ex acteur maintenant retiré sur ses terres en Anatolie où il gère un hôtel touristique en compagnie de sa jeune épouse et de sa sœur.

Pendant la rigoureuse saison hivernale anatolienne, son héros, Aydin, se protège de l'ennui et des préoccupations terre à terre (gestion de son établissement, rapports avec ses locataires impécunieux) en confiant ces basses tâches à un homme à tout faire. Calfeutré dans son bureau troglodyte, il consacre son temps à l'écriture d'une histoire du théâtre turc et à la rédaction d'éditoriaux moralisateurs pour un journal local. Par ailleurs, il prête une oreille distraite aux jérémiades de sa sœur divorcée depuis peu et s'intéresse de très loin aux actions en faveur des écoles rurales que mène son épouse. Le jet d'une pierre sur le pare brise de son 4X4 par le fils d'un de ses locataires, menacé d'expulsion pour non paiement du loyer, sera le facteur déclenchant de la déstabilisation d'une situation conjugale et sociale reposant sur un lit de frustrations et de non-dits.

Pour filmer ce mélodrame, Nuri Bilge Ceylan alterne les scènes d'échanges parfois un peu bavards dans le cocon de la grotte de Aydin, et de longs plans sur le paysage immobile, désolé et glacé d'Anatolie. Dans ce que le film a de meilleur, à savoir la célébration de ce pays rude et beau et de sa force tellurique, le réalisateur Turc pourrait ajouter Giono aux écrivains qui l'ont inspiré, tels que Tchekov ou Ibsen.



La terre, le ciel, la mer et tous les éléments naturels jouent un rôle déterminant dans l'œuvre de Naomi Kawase, qui participe pour la quatrième fois à la compétition avec « Still the Water » (4) dont le thème est proche de celui de « La Forêt de Mogari » (Grand Prix en 2009), où deux personnages inconsolables de la mort d'un proche (re)trouvaient la sérénité après s'être perdus dans la forêt et avoir subi un orage.

Le lien entre la souffrance des humains et les forces bienfaitrices de la nature est encore plus explicite dans « Still the Water » qui se situe dans l'île d'Amami, à l'extrémité sud du Japon, dont est originaire la famille de la réalisatrice. La population d'Amami pratique une religion panthéiste dans laquelle les dieux habitent les arbres, les rochers, les plantes et la mer. Pour eux, il existe un paradis nommé Neryakanaya où se rendent les âmes après la mort, laquelle n'est donc qu'un passage vers l'au-delà. Les personnages principaux du récit sont deux adolescents. Kaito, le garçon, souffre de l'absence de son père, parti quand il était très jeune, et reproche à sa mère d'avoir des amants. Kyoto, la jeune fille, appréhende la mort prochaine de sa mère qui est très malade. Cette dernière passera de la vie à la mort au cours d'une cérémonie rituelle où la famille et les amis jouent de la musique et dansent. Il faudra un typhon pour que les deux jeunes gens connaissent à la fois l'apaisement de leurs tourments et l'amour charnel. Moralité : tout ira mieux sur cette terre, le jour où les humains sauront respecter et aimer la nature. Raconté de cette manière ce récit peut paraître naïf et relever d'un conte pour enfant. Pourtant on est touché par cette histoire en raison de la grâce des deux adolescents et de l'élégance de la mise en scène de Naomi Kawase, qui sait transmettre l'amour qu'elle porte à cette île et à ses coutumes.



Toute la misère du monde





« **Jeune fille** », réalisé par Nuri Bilge Ceylan  
 « **Leviathan** », réalisé par Alice Rohrwacher  
 « **Leviathan** », réalisé par David Cronenberg  
 « **Leviathan** », réalisé par Mike Leigh  
 « **Leviathan** », réalisé par Luc Godard  
<http://www.festival-cannes.com/fr/actualites/jean-luc-godard-invite-du-79>  
 « **Leviathan** », date de sortie : 17 septembre 2014  
 « **Leviathan** », date de sortie non communiquée  
 « **Leviathan** », date de sortie non communiquée  
 « **Leviathan** », date de sortie non communiquée  
 « **Leviathan** », date de sortie : 22 octobre 2014  
 en salle depuis le 28 mai 2014, en salle depuis le 17 juin 2014